

Supplément au SOP n° 84, janvier 1984

LES CHRETIENS D'ORIENT : TEMOIGNAGE ET DEVENIR

Réflexion sur le drame libanais

Conférence du métropolite GEORGES (Khodr) du Mont-Liban
faite à Paris, Palais de l'UNESCO, le 21 décembre 1983

Document 84.A

LES CHRÉTIENS D'ORIENT : TÉMOIGNAGE ET DEVENIR
REFLEXION SUR LE DRAME LIBANAIS

Un séisme se traduit difficilement en communication.
Le drame libanais, fait de jaillissements sans fin, tissu d'absurdité et de folie, déclenche tant de dynamismes imprévisibles que je ne m'aventurerai pas exclusivement à partir de ce drame, à vous dresser un tableau des chrétiens d'Orient dans leur témoignage et leur devenir.

Je m'efforcerai pourtant de dégager une certaine rationalité. Les constantes de l'histoire nous y aideront. Un Libanais qui se serait engagé jusqu'à la violence vous présenterait un tableau tout différent. Mais aucun discours n'est possible chez celui qui ne prendrait pas, comme un vœu, le chemin du dialogue. La grâce corrige la pesanteur. Et l'espérance est déjà appel à ce qui transcende les simples arrangements de l'équilibre intercommunautaire.

Je tiendrai pourtant compte de la conjoncture libanaise. C'est que la formule libanaise se présente comme la réalisation possible, souhaitable, de la convivialité islamo-chrétienne dans le monde. Mais, par ailleurs, nous ne saurions nous limiter au modèle libanais, parce qu'il n'est reçu nulle part ailleurs dans le monde arabe, le rapport des forces jouant toujours en faveur de l'Islam. Je vous parlerai donc de tous les chrétiens d'Orient, leur sociologie étant animée par deux invariants: le Tiers Monde et l'Islam.

Mais qui sont-ils, d'abord, ces chrétiens? Si l'on choisit comme critère le rythme historique, la spiritualité et une dynamique commune, il faudrait inclure / aussi les Syriens de l'Inde

et les Ethiopiens. Mais dans le discours que je vous tiendrai ce soir je me bornerai aux chrétiens du Proche-Orient à cause de leur environnement musulman et de leur engagement dans l'arabité actuelle. Cela conditionne leur devenir et définit leur vocation selon le sens proposé par Raymond Aron dans ses Mémoires où il dit: "L'histoire devient humaine parceque l'homme recherche une vocation, parce qu'il oppose sa destination à sa destinée".

Je méditerai sur les chrétiens arabes implantés là depuis les temps apostoliques quelle que soit aujourd'hui leur obédience doctrinale. Mon choix n'est pas arbitraire car, dans la perspective où je me suis placé, il s'agit essentiellement de ceux qui ont, de tout temps, entrepris une action créatrice en milieu arabe. D'autres chrétiens, émigrés dans nos pays, comme les Arméniens, sont liés, par leur mémoire historique d'une part et par l'usage exclusif de leur propre langue à leur patrie d'origine, quel que soit par ailleurs le témoignage de leur vie intérieure. Mais de l'Iraq jusqu'en Egypte vivent au moins douze millions de chrétiens qui manient la langue du Coran et constituent le dixième de la population du sous-continent arabe. La majorité écrasante de ces croyants appartient à l'orthodoxie byzantine et non-byzantine. C'est un fait bien établi maintenant chez les historiens du dogme et les théologiens dans leur ensemble que ceux qui se réclament du concile de Chalcédoine et ceux qui le rejettent partagent la même foi. Parler avec le Concile de deux natures en Christ ou d'une seule nature divine incarnée est considéré comme une simple divergence verbale, l'objet de la foi étant le Dieu-Homme. L'Eglise Assyrienne, elle dispersée, adhère à une christologie antérieure au quatrième concile oecuménique que nous venons d'évoquer, tout en admettant également

la divinité et l'humanité du Christ. De toutes ces Eglises orientales il s'est formé des branches qui se sont rattachées à Rome. Les savants liturgistes, les canonistes, les théologiens se sont appesantis sur le caractère latinisant de ces Eglises. Un discours culturel traduit cette réalité comme signifiant l'accident occidental en terre d'Orient. Cela introduit des structures de pensée qui expliquent, dans une grande mesure, les mouvements de la vie nationale dans divers pays arabes car l'Occident fut déterminant^{dans} toute la réflexion arabe moderne, qu'elle lui fût favorable ou opposée. Ces deux phénomènes occidentaux que sont le protestantisme et le libéralisme du 19ème siècle furent à la base de la renaissance arabe. Mais c'est contre la conception catholique de l'Eglise et, en général, contre le christianisme occidental que se formula l'apologétique musulmane à partir du début du siècle, les écrits des Pères de l'Eglise d'Orient qui dépassent la confrontation Islam - Occident étant quasiment inconnus, même jusqu'à nos jours, en terre d'Orient.

L'Occident chrétien transplanté en Orient par les missions se présente ainsi comme un fait majeur dans la culture du Proche-Orient, peut-être même comme le fait le plus important de la culture libérale écrite de nos pays. Il restera un phénomène décisif dans le devenir de ces peuples et l'Islam culturel viendra facilement s'y greffer. Car une certaine homogénéité lie, malgré l'antagonisme séculaire, l'Islam à l'Occident: la rationalité grecque, la même mentalité spéculative héritée du Moyen Age, la forme déductive des deux scolastiques. Et c'est bel et bien à partir du fait colonial qu'est l'Occident chrétien et d'un autre fait colonial qu'est un Occident non-chrétien, Israël, que se comprend la réaction du fondamentalisme musulman.

A partir de ces réalités, à quoi sont voués ces chrétiens dits d'Orient ? Question angoissante à l'heure libanaise. Question inévitable devant l'intégrisme de tous bords dans une sensibilité de Massada, qui n'est plus le propre des Juifs. Comment entrevoir le devenir quand les positions suicidaires se succèdent d'un camp à l'autre ?

Certes, le problème de la liberté des chrétiens fut toujours ressenti par eux, mais pour eux, comme fondamental quand le pouvoir était païen ou hétérodoxe. Les Pères Apologètes réclament à l'Empereur la liberté des chrétiens. Les canons d'Afrique sont clairs au sujet de l'exercice du droit à la liberté. On était déjà au 5ème siècle en plein milieu chrétien. Auparavant st Jean Chrysostome frappait d'anathème tout homme qui enseignait qu'on pouvait tuer un hérétique. Quatre siècles plus tard st Jean de Damas refusait à l'Empereur le droit de s'immiscer dans les affaires dogmatiques. Malgré cette aspiration à la liberté, le droit canon oriental a tendu à créer une société close. Il craignait une réaction juive et la croissance démographique des hérétiques. Mais on n'y trouvera aucune stipulation qui puisse être interprétée comme un certificat de bonne conscience à l'état byzantin oppresseur. Les pogroms chrétiens ont fait de nombreuses victimes. Mais comme l'a rappelé H.W. Haussig: "la conquête de Jérusalem par les Perses, et plus tard, son occupation par les Arabes dans la première moitié du VII^e siècle, furent accompagnés de pogroms juifs contre les populations romano-chrétiennes de ces régions" (Civilisation byzantine, p.55, Tallandier, Paris 1971). C'est l'Empire chrétien qui opprime selon les options dogmatiques. Ainsi quand le pouvoir était arien,

monophysite ou monothéliste, ce furent les orthodoxes qui furent persécutés. De toute manière, il ne faut pas oublier que l'Empire byzantin ne fut jamais le bras séculier de l'Eglise. Et selon la théorie de la symphonie des deux pouvoirs les rapports du patriarche et de l'empereur excluaient le césaropapisme. L'Eglise ne se concevait pas essentiellement comme une institution ni l'Empereur, souvent fort avisé théologiquement, ne se sentait étranger à l'activité proprement religieuse. Les frontières entre le temporel et le spirituel ne se confondaient pas avec celles de l'Eglise et de l'Etat. L'Empereur comme héritier de l'ancienne Rome d'une part et, plus tard - c'est peut-être même seulement au deuxième millénaire et sous l'influence des Croisades qu'il fut oint -, l'Empereur "bien-aimé de Dieu", icône presque du Christ, convoque les conciles, les saisit même des problèmes qu'ils devront traiter. Cette vision et cette pratique rapprocheront naturellement les deux cités divine et terrestre même si le Corpus canonique oriental les distingue. Voilà pourquoi le même mot de "Roum" qui signifie la romanité byzantine est indistinctement appliqué aux orthodoxes de rite byzantin et à l'Empire. Cette réalité historique a laissé un traumatisme dans la conscience minoritaire des Coptes et des Syriaques comme si Byzance continuait à investir tout l'Orient chrétien. Paradoxalement ce traumatisme va de pair avec un oecuménisme interoriental profond. La conscience historique blessée n'est pas guérie par l'ouverture actuelle. Deux sincérités simultanées s'entassent dans les mêmes esprits.

Deux remarques ici s'imposent: la première étant que les chrétiens qui appartiennent à la famille orientale non byzantine ainsi que les Juifs devraient décharger les orthodoxes arabophones

de toute responsabilité vraie ou présumée de l'Empire byzantin après 638 quand l'occupation arabe de nos terres était déjà totale. D'ailleurs les orthodoxes de Syrie ne furent pas toujours ménagés par l'Empire. La seconde remarque c'est que le christianisme orthodoxe, malgré ses déboires historiques et ses appréhensions, est fondamentalement un christianisme de liberté. Entre le Vème et le XIème siècle nous trouvons de nombreux testaments où le chrétien orthodoxe disposait qu'à sa mort ses esclaves seront libres. Au XIIème siècle Eustathios, métropolite de Thessalonique, disait que l'esclavage est un mal qui appelle une solution d'ensemble.

C'est la tradition patristique et byzantine, plus profondément que toute autre, qui traite de l'apatheia de la liberté intérieure, de l'affranchissement des passions. Comme l'a dit st. Grégoire de Nysse: "la liberté est la ressemblance avec celui qui est sans maître et souverain, ressemblance qui nous avait été donnée par Dieu à l'origine." C'est donc par la liberté que l'homme est déiforme et bienheureux". La liberté est structurelle dans l'homme dès la création. Mais un destin tragique, irrationnel, a fait que les libertés publiques constitutionnelles ne furent pas l'oeuvre de ces peuples dont la théologie et la forme d'Eglise sont basées sur la transfiguration de toute la communauté par la liberté. Mais c'est durant plusieurs siècles que les nations orthodoxes n'ont pas été libres. Un fait est certain c'est que la plupart d'entre elles sont rejetées de la réalité historique. La mémoire de ces chrétiens est une mémoire d'exilés.

Par quel biais s'affranchir de l'exil? Par un sens eschatologique accentué par une liturgie quasiment céleste. Quand le temporel des

chrétiens est exclu ou quand l'Eglise est la seule créatrice de la civilisation cela suscite une culture qui s'exprime dans l'unité inextricable du religieux et de l'ethnique.

Chacun est exilé dans sa culture propre. Voilà pourquoi il est impensable, à l'heure actuelle, par exemple, de restaurer l'unité de l'Eglise d'Antioche avec, à la tête, un même épiscopat. La fusion canonique est inconcevable même si l'union dogmatique est déjà annoncée la plupart des églises étant devenues des clans ethniques à telle enseigne que l'on perçoit une certaine complicité entre grecs-orthodoxes et grecs-catholiques ou entre les églises de langue syriaque quelle qu'elle soit l'allégeance dogmatique des uns et des autres. La démarcation entre les églises n'est donc pas uniquement symbolisée par les dogmes. Ainsi l'unité totale entre coptes et autres pré-chalcoédoniens n'a pas transcendé leur séparation psychologique. L'élite spirituelle copte collabore intimement avec l'orthodoxie syro-libanaise avec laquelle elle n'est pas en communion. Cela est-il dû au fait qu'un renouveau vigoureux d'inspiration commune guide le destin des deux Eglises ?

La guerre au Liban n'a fait qu'accentuer la conscience historique et l'a souvent faussée. Tel historien fait remonter l'histoire de son Eglise et de sa nation comme l'on disait au 19ème siècle, bien au-delà de son apparition comme réalité ou comme forme canonique. La quête des racines s'est imposée à des non-pratiquants, voire même à des agnostiques. On croit sentir dans son millet des charismes tout particuliers qu'on ne partage pas avec d'autres. Mais comme l'on insiste sur sa perpétuelle orthodoxie, ce qui devrait normalement entretenir une tendance universaliste, l'orthodoxie qu'on se reconnaît

ne fait qu'augmenter le particularisme, d'où l'insistance grandissante sur l'histoire, l'histoire tout court. Après une période où nous recherchions l'ecclésial, le renouveau, l'apport spirituel de chacun en vue de l'édification de tous on cherche maintenant les détails qui font le visage particulier. En fait, on renonce à l'histoire pour écrire des histoires parallèles. A la limite l'Eglise devient un conglomérat socio-politique indépendant de la foi du sujet. D'ailleurs aux yeux de l'Etat l'identité confessionnelle du citoyen est définie comme appartenance juridique. On naît et on meurt dans une religion reconnue par la Loi. La sensibilité au vécu d'un rite, d'une communauté dans ce qu'on lui reconnaît d'unique et peut-être d'inexprimable, secrète une mythologie, le souci de la survivance, du prestige, une prédication agressive et une littérature pamphlétaire. C'est cette conscience historique exacerbée qui a donné naissance à des écrits pseudo-scientifiques à telle enseigne que la lecture impartiale, sereine du passé s'impose de nouveau comme condition du rapprochement entre chrétiens d'une part et comme une nécessité pour la recreation d'un pays.

Le temps que nous vivons est celui d'un choix entre la survivance et le témoignage. La première au Liban est liée à la conscience de créer une société purement nationale, pluraliste à cause de la diversification communautaire. Certaines formes de décentralisation remplaceraient la formule unitaire. On ne veut pas vivre en marginal dans une société dominée par l'Islam, l'argument majeur étant que la marginalisation est indissociable de la notion coranique et plus tard canonique des dhimmis, juifs et chrétiens protégés de l'Islam. Même si, depuis 1856, la législation relative aux dhimmis est rapportée dans l'Empire Ottoman, on constate, dit-on, des résurgences de cette

législation sous forme de discrimination dans les divers pays arabes, qui n'épargneraient pas un pays fragile comme le Liban. Le mouvement khomeiny est, bel et bien, présent, efficace dans diverses régions musulmanes et pas uniquement chiites. Je n'ai pas l'intention ici de critiquer cette conscience de marginalisation. J'en comprends les motivations. Elles ont pour elles des faits monstrueux. Je ne propose pas aux chrétiens une passivité apocalyptique inspirée par le fait que le Dar el Islam, l'espace musulman n'est pas ouvert à la notion de laïcité. L'Islam, disent ses penseurs, constitue une société civile où tout le monde entre selon des statuts divers. Ce n'est pas une société égalitaire où tout le monde a accès aux mêmes fonctions mais c'est une société juste. L'Oummah, la nation sainte est régie non par les droits de l'homme mais par ceux de Dieu. C'est une société livrée à Dieu et non à une caste sacerdotale.. Voilà pourquoi elle n'est pas techniquement théocratique. Elle ne pourrait pas s'instituer dans la sécularisation qui est, pour elle, l'absence de Dieu car la Parole est présente dans le droit musulman. En dehors d'elle ce serait parole d'homme, ressourcement dans le périssable.

Les chrétiens sont accueillis par la Parole de Dieu et définis par elle. C'est à partir d'elle que se comprend, que se fait leur liberté. Elle est très grande à cause du caractère révélé de leurs Livres saints. Leur porter atteinte ce serait atteindre au Prophète lui-même, selon une tradition mohamadienne. Mais d'une part leur foi ne comporte pas de prescriptions, et d'autre part les musulmans ne sauraient être soumis qu'à ceux qu'ils ont choisis dans le consensus de la nation sainte ou que Dieu a choisis lui-même dans un amour de prédilection pour Ali et sa famille.

Face à cette thèse traditionnelle, des penseurs, à partir de 'Abd el Razek dans son livre sur "l'Islam et les fondements du pouvoir", interprètent le Coran comme ne contenant aucune référence à un Etat musulman. Le califat serait une structure purement historique. Après sa disparition en 1924, fait qui a probablement inspiré 'Abd el Razek, les musulmans ont commencé à former des Etats indépendants qui n'aspirent à aucune unité organique et dont la plupart ont voté des constitutions plus ou moins modernes, et qui légifèrent à partir de sources différentes du droit civil, le Coran étant théoriquement proclamé source principale de ce droit. Il resterait, à suivre la logique de ces auteurs, des statuts personnels réglementant le mariage, le droit successoral et l'organisation des tribunaux religieux. Normalement le pays est lié à la notion civile de la souveraineté. Et certains ajoutent que, dans les pays où les musulmans ne sont pas fortement majoritaires, comme au Liban, on pourrait suivre la tradition du Prophète en proposant aux chrétiens un régime dit d'alliance ou de pacte qui consacre de fait la société civile.

A l'ensemble de la doctrine politique musulmane, les chrétiens arabes ne réagissent pas de la même manière. Ils sont nationalistes en Syrie, en Iraq, dans les territoires occupés de la Palestine, en Jordanie et en Egypte. Et, en dehors du mouvement insignifiant dit de la nation copte, nous ne connaissons pas d'expression politique chez les chrétiens non-libanais qui se placeraient hors des tendances politiques partagées par tous les citoyens. Le chrétien en Syrie, à quelque Eglise qu'il appartienne, ne se connaît pas d'identité à signification politique et ne se laisserait pas séduire par une puissance étrangère. La formule libanaise ne tente pas les

chrétiens d'Egypte qui seraient en mesure de réclamer et de proposer une forme de cogérance sur le modèle libanais. Mais leur tradition fut celle d'une lutte commune avec les musulmans contre l'envahisseur. Et l'inégalité éventuelle reste pour eux un problème de politique intérieure.

"Le statut légal des non-musulmans en pays d'Islam", étudié par Antoine Fattal, reste l'ouvrage fondamental en la matière. Le statut communément connu sous le nom du calife Omar, attribué surtout à Omar ~~I~~, mort en 720, n'a peut-être été rédigé qu'au début de la période abbasside. Juifs et chrétiens furent soumis à l'impôt sur la terre et à la taxe de capitation, à des taxes de commerce et de déplacement plus élevées que celles prélevées sur les musulmans. Je ne reviendrai pas sur les mesures de ségrégation et d'humiliation que prévoyait ce statut. On peut, à travers les siècles, glaner des faits de nature discriminatoire ainsi que des textes de jurisprudence où le dhimmi a souffert d'une situation d'infériorité flagrante. Aucun homme libre ne saurait aujourd'hui souscrire à pareille législation même si, historiquement, son application fut discontinuée. Il y a un syndrome dhimmi qui se caractérise par un mécanisme de déshumanisation et qui a détruit la noblesse des âmes. Un des malheurs de l'Orient actuel est que ce syndrome réapparaît dans divers pays. L'angoisse vous prend et traumatise jusqu'à la pure violence.

A cause de ces faits, en partie, les chrétiens arabes ont pensé que la suppression pure et simple du régime dhimmi par les ottomans n'allait pas automatiquement les libérer de ces psychodrames récurrents. Toutes les communautés chrétiennes syro-libanaises et, à leur tête peut-être, la communauté maronite ont, pour détruire l'ethnocentrisme

turc, forgé le concept d'arabisme. C'était un cri de ralliement auquel l'élite musulmane serait sensible. A une époque qui n'avait pas encore connu la technologie ni découvert le pétrole, celle de la seconde moitié du siècle dernier, le réveil arabe fut d'abord le fait des poètes et des penseurs formés à l'école de l'Occident. Devenu mouvement politique, avec des sociétés secrètes, il ne s'incarne pas, après la première guerre mondiale et le démembrement de l'Empire ottoman, en états indépendants. Il subit toutes les illusions du nationalisme romantique, tous les avortements de la rhétorique anticoloniale, toutes les vicissitudes du drame palestinien et de l'holocauste libanais. A l'heure actuelle nous assistons à ce que Georges Corm appelle dans "le Proche-Orient éclaté" "le blocage de l'identité arabe avec l'identité islamique". "Ce sont, affirme-t-il, les échecs de la société arabe face au défi israélien et aux exigences de la modernité et de l'indépendance économique, ainsi que l'incapacité à réaliser l'unité arabe qui ont provoqué le réflexe violent de la laïcité et la résurgence du fondamentalisme islamique" (p. 261, la Découverte/ Maspéro, Paris 1983).

Nous assistons certainement à la chute considérable du sentiment nationalitaire arabe comme à la fin du nationalisme pansyrien qui cherchait en profondeur et dans une laïcité authentique la réconciliation des musulmans et des chrétiens dans le Croissant fertile. Le réveil actuel des ethnies confessionnelles va, dans le sens de la désintégration des pays de la région, vers le renoncement à la rencontre islamo-chrétienne, mais pose le problème de la coexistence avec l'Etat hébreu d'une manière plus aiguë. Intégré au concert international, Israël se pose désormais en partenaire dans la région, dans un contrat

dissymétrique certes, selon l'expression de Robert Misrahi. Il n'y a pas de doute pour nous, et les événements du Chouf l'ont éloquentement montré, que l'intérêt premier d'Israël réside dans la rencontre de l'Islam politique, ce qui a amené beaucoup de chrétiens à douter de la viabilité de la notion de laïcité qui régresse, comme nous venons de le montrer, en terre d'Islam et que l'Etat hébreu n'accepte que d'une manière fort mitigée.

Ainsi sommes-nous projetés, dans ce Nouveau Moyen Age que nous vivons, vers la judéité, l'islamité et le christianisme, vers de nouvelles sociétés à demi religieuses, à demi laïques qui s'interpellent de quelque manière, même si le coeur blessé de ces peuples ne le reconnaît pas.

C'est dans un contexte existentiel qu'Israël s'impose au discours de la Chrétienté arabe. Doctrinalement, depuis Karl Barth, la réflexion exégétique est hébraïsante. On médite sur la place du peuple juif dans le Nouveau Testament. Et désormais la théologie occidentale englobe sous le même vocable "peuple de Dieu" juifs et chrétiens. Le terme de juéo-chrétien appliqué à la révélation comme à la civilisation devient courant. Certains chrétiens d'Occident portés au mélange des genres fondaient dans l'Ancien Testament l'Etat d'Israël, à telle enseigne que le Conseil oecuménique des Eglises - cette position étant surtout protestante - a dû, dans diverses assemblées, traiter de l'abus qu'on faisait, dans une confusion de plans, de la Bible.

Les chrétiens de nos régions n'ont pas été rendus responsables de ces prises de position. Certes des charges émotionnelles

considérables ont inspiré, dans un monde arabe secoué jusqu'à ses racines par la guerre des six jours, des pamphlets antisémites. Mais ils sont tellement illisibles et vulgaires qu'on ne peut pas vraiment affirmer que l'antisémitisme ait contaminé nos esprits. Nous avons toujours considéré que le refus du sionisme comme idéologie était fondé, indépendamment de tout contexte juridique, sur le droit imprescriptible parce qu'immédiat, éclatant, du peuple palestinien à vivre sur sa terre, à développer sa culture propre, à maintenir ses aspirations, à entretenir ses croyances dans un cadre national. Les opprimés de l'histoire chrétienne, les persécutés pour la justice que furent les juifs ne pouvaient s'instituer dans la justice, une fois revenus de la diaspora, en créant un autre peuple d'exilés. Le refus fondamental du sionisme est pour nous un engagement spirituel dans la ligne prophétique. L'identifier à l'antisémitisme est une option politique étrangère à l'analyse des deux concepts. C'est à travers la liberté de tous et dans l'affirmation de la personnalité spirituelle de toutes les communautés humaines qu'est en même temps posée la liberté incontestable des juifs.

C'est dans la quête d'une justice indivisible, dans notre fidélité au Nouveau Testament - puisqu'il ne peut pas en être autrement - que nous avons réfléchi dans les Eglises du Proche-Orient sur ce problème. Le 18 juin 1967 trois prêtres et un laïc écrivant à Beyrouth ont parlé du peuple juif comme appelé à vivre, dans sa propre histoire, celle de toute l'humanité. La bénédiction de la promesse devait atteindre toute l'humanité, toute la création. Cette promesse était accomplie en Christ, postérité d'Abraham. La terre était, dans la perspective du Nouveau Testament, héritée dans

l'Esprit Saint. Le peuple juif, continuions-nous, est prophétique : non une nation mais un témoin de Dieu parmi les nations. Mais son élection révèle que tous les hommes sont aimés d'un amour qui les élit. Nous pensions que la conscience chrétienne ne pouvait éviter l'antisémitisme qu'en distinguant le peuple juif de l'Etat d'Israël. Nous terminions par le souhait d'une convivialité en Palestine entre chrétiens, juifs et musulmans fondée sur une volonté réelle de pluralisme ethnique, religieux et social. Nous proclamions ainsi un universalisme au-delà du conflit.

Hélas ! nos souhaits ont été démentis par la réalité du sang. Nous nous sentons condamnés à un circuit interminable de violence, à un enfer dantesque et où chacun est appelé, malgré tout, à garder son cœur. Toute cette conférence a été rédigée au bruit des bombes qui s'abattaient tous les soirs sur le village que j'habite dans la montagne libanaise. Mais c'est en dehors de la contingence historique, dans la fidélité aux Pères que nous continuons à tenir la même position. Les écorchures nous éveillent mais ne détruisent pas notre vigilance intérieure. A la limite du désespoir nous appelons la lumière. Mais vous comprenez qu'il faut à des chrétiens arabes une force considérable pour ne pas mettre en question le caractère révélé de l'Ancien Testament, pour résister à la tentation du marcionisme, cette hérésie qui condamne Yahweh comme un Dieu méchant et affirme le Père de Jésus-Christ comme un Dieu bon. Tout le mouvement cananéen pansyrien ou libanais va dans ce sens marcionite. Et il faut lutter dans certaines paroisses pour imposer la mention du nom d'Israël tel qu'il figure dans la psalmodie.

C'est que l'on perçoit Israël comme un fait brutal, écrasant,

tourmentant, accentuant les tendances nationalistes ou sectaires. La guerre efface les beautés que l'on entrevoit. Tout à travers l'Orient s'est putréfié en politique politicienne. Toutes les idéologies se sont transformées en particularismes. Il s'est créé une engeance singulière de fanatiques de tous bords chez lesquels se rencontrent une idéologie et une religion dans l'absence d'homogénéité intérieure. Nous assistons, à l'heure actuelle, à une lutte farouche entre le Dieu unique véritablement sauveur et toutes ses images manipulantes. Dans ce monde sacré de la tradition nous voyons s'opérer une mutation énorme: le passage de la foi à l'idéologie. Rien ne s'occidentalise comme l'Islam en révolte contre l'Occident. Rien ne s'islamise comme la chrétienté qui se pose en nation. Tout se passe comme si certains chrétiens ont, dans une dichotomie de l'Evangile et de la société, choisi un instrument légitime de l'Islam, c'est-à-dire la politique comme la seule voie efficace du salut dans la mondanité. Obsédé par le caractère séculier de l'Islam on s'engage dans l'histoire pour la transformer selon l'Evangile et, sur le parcours, on tombe dans le piège de l'historicisation du christianisme. Mais dans une conversation de salon on est fier de ne pas appartenir au naturalisme, au sensualisme musulman. En fait on appelle, de tous ses vœux, cette logique, cette vision du monde. On garderait, pour l'identité sociologique la foi chrétienne. Mais au lieu de s'allier au monde musulman et de pâtir de son tiersmondisme on s'allierait à Israël car on pourrait jouir, avec ce pays civilisé, de tous les avantages de l'Occident.

Ce rêve fut entretenu par le grand séducteur car il apparaît nettement que ce qu'Israël cherche n'est pas le pauvre chrétien persécuté au Levant mais le musulman qui domine. La bipolarisation est parfaite. Et la littérature sioniste a des paroles dures, méprisantes.

pour ceux qui ont été troublés, dans des périodes de désarroi, par ce visiteur du soir. L'on sait naturellement que l'ensemble du monde arabe ne choisit ni le lieu ni l'heure des confrontations sauf l'épisode fugace du passage du canal de Suez en 1973. C'est à l'arabité islamique qu'Israël propose des rapports de normalisation. Mais personne en attendant ce processus éventuel, ne parle d'un dialogue inter-religieux. Ce sont les peuples tranquilles qui proposent la paix aux belligérants. Quand on affronte la mort tous les jours le dialogue devient un luxe littéraire.

Pourquoi le chrétien mènerait-il le combat de l'Occident? L'extrême occident a choisi les compagnons de sa politique. L'ère coloniale a passé et la politique efficace est menée par ceux qui, à l'échelle terrestre, sont les plus grands. Les chrétiens comme tels manqueraient de sens politique s'ils pensaient encore qu'ils jouissaient d'une importance particulière en dehors du jeu international. Peut-être tenteraient-ils encore au Liban un effort désespéré pour s'affirmer dans leur spécificité? Il est dur de mourir sur le plan temporel. Mais depuis la victoire israélienne de 1982 et l'exode total des chrétiens du Chouf, le Liban vit dans la sensation d'un épuisement total, abandonné de tous aux ténèbres extérieures. Mais les libanais sont convaincus, malgré toutes les victoires éphémères, qu'ils mourront ensemble ou revivront comme un seul peuple. La temporalité chrétienne a vécu.

Avant l'agonie du Liban Jérusalem était restée, pendant de longues années, dans nos esprits le lieu des retrouvailles. Hélas, le monde monothéiste, exclusif et fratricide, ne cherche pas la réconciliation dans cette cité chère à Dieu et meurtrière de ses

prophètes. Les maisons en béton élevées autour d'elle étouffent symboliquement sa vocation et l'enserrent dans l'aventure prométhéenne. Or "Sion sera rachetée par la droiture" (Isaïe 1/27) et, dans notre espérance, les chrétiens devront y vivre non seulement en célébrant pieusement les mystères dans leurs sanctuaires mais en y cultivent leur identité historique et culturelle qui est l'identité palestinienne. C'est à ce niveau essentiellement qu'ils pourront maintenir une relation fraternellement loyale avec leurs compatriotes musulmans. C'est de cette réalité dont doivent tenir compte les descendants de ce prophète biblique qui a dit au sujet des peuples: "Ils briseront leurs épées pour en faire des socs et leurs lances pour en faire des serpes" (Isaïe 2:4).

Si des juifs, à travers le monde, pouvaient, dans un élan de générosité métahistorique, annoncer la liberté des arabes de Palestine, le dialogue des peuples monothéistes serait entamé au niveau existentiel. L'intemporel de Jérusalem et la convivialité libanaise à la fois dogmatique et engagée se répondraient comme dans un chant alterné. Si le cœur de la Terre Sainte et celui du Liban battaient au même rythme, les chrétiens de la Méditerranée orientale seraient établis non dans un rêve mais dans une espérance qui serait la destination déifiante de l'homme.

La condition sine qua non de notre vocation commune est la désidéologisation, qui est une expression fondamentale de la démythisation. Dans l'idéologie qui remplace nécessairement la pensée rationnelle et la religion, la vie est dominée par une charge pathétique, irrationnelle, un discours historique fait de demi-vérités, d'une connaissance approximative de l'adversaire qui est,

par définition, sous-développé et seul déterminant de l'événement destructeur. Cette vue dogmatique des choses est fondée sur des postulats dont l'ensemble forme l'idéologie. L'être de l'homme réside dans son caractère collectif et historique. Mais c'est à partir d'une histoire faussée, nécessairement non dialectique, qu'on aboutit à un narcissisme de groupe fondamentalement anhistorique. Vue manichéenne et alogique, pensée close, elle a pourtant besoin de l'histoire comme mythe et d'un semblant de modernité pour affirmer la supériorité du groupe et maintenir ses privilèges. Idéologie victimisante parce que narcissique et utilitaire. Toujours messianique et pulsionnelle, cultivant le mythe, sacralisant le groupe à l'extrême, elle est traumatisée par l'idéologie adverse.

Dans les confrontations qui ont pris place au Proche-Orient, à quelque camp que l'on appartienne on est marqué par l'idéologie. Il est plus facile de le discerner en milieu chrétien car l'Evangile transcende intérieurement les choses de ce siècle tout en les animant. Seul l'événement du salut, indépendamment de toute structure humaine, et au-delà de toute loi est annoncé. Mais dès que la terre, la nation-communauté, la défense des droits du groupe font partie des convictions intimes nous tombons de la mystique dans la politique. Je n'entrerais pas dans un débat théologique touchant la nature des trois monothéismes différents à beaucoup d'égards. Mais là où le fait totalisant du créé et de l'incrée domine il me semble constituer, au point de départ, un potentiel à l'idéologique qui, s'il n'est pas dépassé par une vie spirituelle intense de la communauté, la rend très vulnérable au politique comme tel. Je n'ignore pas que la notion biblique de "peuple de Dieu" ou celle coranique de l'Oummah, qui lui est semblable, se réfère

toujours à Dieu et à ses exigences. Toujours est-il que nous avons partout à faire à des communautés historiques nécessairement vulnérables. Ainsi, par exemple, l'Eglise la plus eschatologique, la plus détachée du monde dans la structure intérieure de sa doctrine, tend à devenir, dans une chute quasiment inévitable, une chrétienté sociologique, dominée par la sagesse de ce monde comme, le dit st. Paul, et se comporte comme si la foi était liée à une patrie ou à la perennité d'une civilisation. Voilà pourquoi dans l'incendie qui prend tout l'Orient actuellement, cet aspect du débat entre les monothéismes vécus perd beaucoup de son importance. Dès qu'une communauté spirituelle est séduite par l'efficacité, elle se laisse tenter par le pouvoir et acquiert de ce fait un esprit totalitaire. Seule la Tradition vivante peut vaincre cet esprit. Ainsi la voie royale qui s'ouvre aux chrétiens, objet de notre méditation, reste celle de la désidéologisation, de la désacralisation de la terre comme de l'histoire, le renoncement à tous les messianismes particularistes et étriqués.

Ce à quoi les chrétiens arabes sont appelés à l'heure actuelle c'est la création spirituelle. Des hommes qui furent saisis jusqu'au vertige par la plus belle histoire d'amour qu'un homme ait vécue ne sauraient vraiment féconder le monde que dans la joie et le courage total, une vie sacrificielle consciente de la beauté des autres. Les hommes épris de splendeur se jettent dans le feu car le monde qui vient est fait de flammes. Les divers passés parallèles et isolés des Eglises disparaîtront dans la communion de l'aujourd'hui de la fidélité. Si une tradition authentique, vivifiante, sourd quelque part comme l'eau vive, pourquoi ne pas s'y abreuver? Je sais des hommes intellectuellement peu éclairés dont toute la vie fut faite d'amour. C'est dans la succession des humbles de l'Eglise d'Orient, dans leur

dignité et une indescriptible patience, dans un temps refoulé de l'histoire et des espaces d'exil que la Tradition nous fut transmise.

Il s'agit, à l'heure actuelle, de ne pas nous définir par la tourmente. La souffrance qui n'est pas transfigurée par l'espérance de la Résurrection n'est que source d'amertume. La compassion inconditionnelle pour les persécutés, le témoignage pour la liberté de tous les opprimés établiront les chrétiens dans la justice et détruiront tous les ghettos de la terre. Faire leurs toutes les causes perdues de l'Orient exploité constitua leur idéal jusqu'à la fin de la première guerre mondiale au moins. Quels que soient les Etats actuels, leur configuration ou leurs régimes, la seule justification spirituelle de la chrétienté orientale demeure sa transcendance en tant que famille d'Eglises liées organiquement entre elles et toutes ensemble aux non chrétiens, par l'amour, sans aucune politique calculatrice, car l'Eglise n'est pas une nation parmi les nations.

Les horizons imposent à ces Eglises un oecuménisme mû par un élan de fidélité à tous et à la volonté d'une croissance de l'humanité levantine tout entière. C'est à cette condition qu'il sera intérieurement pur. En vérité, celui que nous avons pratiqué fut plutôt rhétorique, colporteur de vœux pieux, dissimulant à peine le triomphalisme, le mécanisme de récupération par les communautés majeures et le souci de l'autodéfense des églises mineures. Il s'avère impossible d'être ensemble dans la vérité sans l'être au service des autres. C'est seulement le sens que nous avons du musulman d'une part, de l'arabité de l'autre, de la judéité un jour, qui nous guérira de notre verbosité oecuménique. Etre connus de Dieu seul pour nous fonder ensemble en Eglise créative de ses membres, de ses valeurs et de la

culture, me semble être l'exigence première du renouveau.

Une telle visée n'est-elle pas présomptueuse ? Quand les chrétiens étaient les seuls journalistes, les seuls linguistes du monde arabe, quand ils ont inventé la nouvelle manière d'écrire, ils se sentaient maîtres en arabité. Vous pouvez vous imaginer mon émotion quand, il y a deux ans, fouillant dans les librairies de Rabat les rayons de littérature arabe, à la recherche d'auteurs maghrébins, je n'y ai trouvé que les ouvrages de Mikhaïl Nouaïmé, de Gibran Khalil Gibran et de Khalil Haoui, tous trois des libanais chrétiens. Je suis persuadé que des penseurs arabes qui seraient d'une orthodoxie parfaite, des poètes mystiques, seraient lus en milieu musulman. L'arabité chrétienne attend toujours un nouvel Ephrem, un aède aussi authentiquement chrétien et évangélique. Les géants de la foi ne s'entourent pas de carcasse. Aussi doux qu'une icône byzantine ils se laissent saisir par le vertige que leur beauté engendre.

Des signes de renouveau ont éclaté à travers cet Orient que l'on dit impassible depuis une quarantaine d'années. L'avènement de l'Esprit marque ostensiblement l'Eglise copte et les Eglises grecques orthodoxes de langue arabe et dont le témoignage est surtout porté par le patriarcat d'Antioche. Il est juste ici de mentionner le Mouvement de la Jeunesse Orthodoxe qui a marqué profondément l'orthodoxie arabe, fidèles et clergé, jusqu'aux rangs les plus élevés de la hiérarchie. Il est porteur dans son ressourcement biblique, sa vision liturgique, d'une sensibilité dogmatique aiguë et d'un œcuménisme réel. La tradition et l'ouverture fondent sa loyauté et son audace. Il retrouve la ligne antiochienne de la littéralité scripturaire, la poésie de l'Etat orthodoxe qui est historiquement

blessé, négligé, déplacé, omis parcequ'interrogateur. Le défi, par définition prophétique, oblige à la vérité. Le Mouvement doit faire face aux ecueils de sa propre existence comme aux déficiences de la communauté qu'il veut sauver car la décrépitude est concomitante à l'éveil. C'est dans cette Eglise|crue figée que la grandiose liberté des enfants de Dieu a été vécue pendant quatre décennies déjà.

Si j'ai choisi d'évoquer ce mouvement ce n'est pas que j'ignore les visitations divines, le sérieux évangélique chez d'autres frères chrétiens ni non plus à cause de l'ampleur et des résonnances de ce renouveau dans la région mais parceque j'y vois le modèle de toute renaissance ecclésiale et parceque son discours aussi bien mystique que culturel me semble|indispensable pour comprendre ce qu'est véritablement créateur dans ces anciennes Eglises de l'Orient. Nous entrons, malgré nos lenteurs, dans une ère où l'Orient chrétien redevient, dans ses déchirures mêmes mais aussi sa vision, un ferment dans la pâte.

A l'heure de la démystification à tous les niveaux et après la décolonisation il me semble que les chrétiens d'Orient et même ceux du Liban, ont appris que, comme tels, ils ne peuvent pas se présenter comme les partenaires privilégiés de l'Occident dans son ensemble ou d'un pays européen de souche chrétienne comme la France. La francophonie, le goût de votre culture ne sont le monopole de personne. Liés à un ensemble régional, les chrétiens ne sauraient convoiter une position privilégiée dans cet ensemble ou dans leurs pays respectifs à moins que le Liban ne soit reconnu par les Arabes comme un îlot à caractère chrétien. Il reste que votre générosité, votre expérience séculaire vous vouent à l'intelligence du coeur de l'Orient dans une affinité qui n'aliène pas sa liberté. Sur la voie de cette compréhension vraie de nos pays, de nos diversités,

de nos causes désespérées, la laïcité que votre Révolution inaugura dans le monde est considérée par nous comme la seule réalisation vraie d'une société pluraliste. C'est, en effet, le modèle français qui inspire toute la renaissance arabe depuis un siècle. Nous ne nous fondons pas sur les présupposés philosophiques sous-jacents à un laïcisme systématique. Mais sans cette composante fondamentale de l'Etat qu'est la séparation des structures religieuses et du pouvoir civil aucun accès à la démocratie réelle ne nous semble concevable et nous devenons les prisonniers d'une théocratie où Dieu est confondu avec un gouvernement bien terrestre. Les auteurs musulmans qui récusent la notion d'Etat musulman proposent la notion de citoyenneté, qui permettra seule, à l'intérieur même de la loyauté islamique, aux hétérodoxes de s'épanouir et aux minoritaires non-musulmans de ne plus être l'objet de la terrible et aliénante tolérance. Je suis persuadé que votre tradition de liberté sera essentiellement votre contribution à notre essor si vous brûlez toujours de la même ferveur.

Le jour où les pays musulmans déjà politiquement indépendants prendront conscience de leur liberté intérieure, acquise par une créativité authentique, l'intégrisme aura vécu. Dans cette espérance deux tentations sont à éviter: redouter jusqu'au tremblement l'Islam comme tel ou en faire une lecture romantique démesurément transfigurante. Les croyants chrétiens parmi vous pourraient légitimement partout déceler la présence du Christ qui dort dans la nuit des religions. Mais entamer d'un côté seulement le dialogue spirituel est souvent ressenti par l'autre comme une forme larvée de prosélytisme. Il me semble que parallèlement au discours musulman de l'Europe et en vue de la justice, c'est le discours arabe qu'on attend de vous, sans que cela

ne vous impose une contrainte ou une exclusive quelconque.

Mais quel que soit l'effritement dont le monde arabe pâtit en attendant l'émergence de Jérusalem dans la justice et du Liban dans la paix, l'Orient chrétien doit être perçu comme un grand organisme spirituel. Toute chrétienté agonise mais ressuscite car le croyant lit toujours l'immensité de Dieu dans la cassure de l'histoire. Ce à quoi cet Orient chrétien vous invite c'est de l'embrasser tout entier. Il s'agit, même en veillant à vos affinités légitimes, de vous défaire de tout compagnonnage partiel car, à l'ère oecuménique, la grâce qui vous est faite sera de tout comprendre et de tout aimer.

Saisir la totalité de l'Orient exige que l'on s'enrichisse aussi de ce que le christianisme orthodoxe offre d'unique et que l'on intègre ce patrimoine au savoir humain de l'Europe. J'avais toujours été frappé par la pénétration qu'avait de l'icône un agnostique comme Malraux. Valoriser l'Orient signifie assimiler ses valeurs sur le plan des attitudes humaines profondes ainsi que sur celui de la culture. Reconnaître l'autre c'est se sentir vulnérable à sa différence.

Les peuples changent les empires. Nous souffrons de l'emprise des géants. Nous pouvons, dans une douleur créatrice, accepter notre marginalisation historique. C'est un humilié et un offensé qui accomplit la rédemption des hommes. Le discours des humbles sera-t-il entendu? Dans la destination qui nous est commune la tâche pour laquelle nous sommes choisis, malgré toute la pesanteur de l'histoire, est le salut du monde.